



www.comptoir litteraire.com

André Durand présente

“El ingenioso hidalgo don Quijote de la Mancha”

“L’ingénieux hidalgo don Quichotte de la Manche”

(1605, 1616)

roman de CERVANTÈS

(1070 pages, en deux parties)

pour lequel on trouve des résumés (pages 2, 5)

puis successivement l’examen de :

l’intérêt de l’action (page 7)

l’intérêt littéraire (page 9)

l’intérêt documentaire (page 9)

l’intérêt psychologique (page 9)

l’intérêt philosophique (page 12)

la destinée de l’œuvre (page 13)

Bonne lecture !

Première partie

(52 chapitres)

(1605)

Dans l'Espagne du XVI^e siècle, le pauvre hidalgo (gentilhomme campagnard) de la Manche, Alonso Quixano El Bueno, qui est âgé de cinquante ans, se passionne trop pour les romans de chevalerie, qu'il a tous lus, prétendant à ses amis, le curé et le barbier, qu'ils rapportent des faits réels. Faisant siens leurs idéaux chevaleresques de paix, de justice, d'amour, se sentant appelé à les réaliser dans un monde tourmenté qui l'attend et qui lui donnera la renommée et la gloire, voulant imiter Amadis de Gaule (héros d'un roman espagnol du XV^e siècle), décidé à rompre la monotonie de la vie villageoise pour courir l'aventure, il empoigne les armes de ses aïeux, se fabrique une visière en carton, ennoblit son vieux cheval décharné aux jambes instables en l'appelant Rossinante, prend lui-même le nom de chevalier don Quichotte de la Manche, choisit une dame, en fait une paysanne qu'il transfigure sous le nom de Dulcinée du Toboso, qu'il peut adorer à loisir et parer de toutes les qualités romanesques. Un jour, à l'aube, en cachette, il monte à cheval, armé de son bouclier et de sa lance et, s'éloignant par une porte secrète de la cour de sa demeure, il part en rase campagne. Mais il n'a pas été armé chevalier, et ne peut donc exercer de plein droit sa mission. Il décide de s'en remettre, pour cette formalité, au premier individu qu'il rencontrera. Tout en se laissant conduire par Rossinante, il se voit déjà idéalisé dans un livre qui exalterait ses futurs exploits.

Après une journée passée sous le soleil, il parvient, fatigué et affamé, à une auberge perdue dans la campagne qu'il voit comme un château. Les deux filles de joie vulgaires qui se tiennent près de la porte et qui l'aident à se déshabiller et à se mettre à table sont par lui saluées et honorées comme de nobles demoiselles. Dès qu'il s'est rassasié, il se jette aux genoux de l'aubergiste, et l'adjure de l'armer chevalier. L'aubergiste, canaille rompue à toutes les ruses de la mauvaise vie, ayant compris que don Quichotte n'a pas un sou en poche, lui conseille de se procurer de l'argent, et de prendre un écuyer capable de s'occuper des nécessités pratiques de son existence errante. Enfin, il lui promet de l'armer chevalier le lendemain même, après la veillée d'armes dans la cour de l'auberge. Pendant cette veillée, des incidents éclatent à cause de la réaction très prompte de don Quichotte aux plaisanteries de certains charretiers, et on hâte la cérémonie de l'investiture. L'aubergiste, dans son rôle de parrain, lit en grommelant la formule rituelle dans le livre où il tient ses comptes d'avoine, tandis que les deux filles jouent le rôle de marraines.

Étant ainsi légalement accueilli dans l'ordre de la chevalerie errante, don Quichotte reprend son chemin. Le premier acte de justice qu'il accomplit, c'est d'empêcher un paysan de fouetter jusqu'au sang un petit garçon, son berger. Mais, dès que le chevalier errant s'est éloigné, le sort du malheureux n'en est que plus dur.

Don Quichotte rencontre ensuite des marchands de Tolède qu'il prend pour des chevaliers, et à qui il ordonne de déclarer, sans l'avoir jamais vue, que Dulcinée est la plus belle des femmes. Ils se moquent de lui, et, au cours du combat qu'il leur livre, il est entraîné par son cheval, et reçoit une volée de coups de bâtons sur le dos.

Un de ses concitoyens, l'ayant vu blessé et meurtri, écoute les explications qu'il lui balbutie, le croit fou, et le ramène chez lui où sa nièce, sa gouvernante, le curé et le barbier l'attendaient dans l'angoisse. Ils pensent tous que les responsables de sa folie chevaleresque sont les livres de sa bibliothèque. En conséquence, le curé et le barbier font l'inventaire de ceux qui, afin de le guérir, doivent être brûlés, sauvant ou essayant de sauver des flammes ceux où chacun d'eux se retrouve le mieux, avec ses tendances personnelles, son éducation et sa culture personnelles.

Mais don Quichotte trouve, en un paysan de sa bourgade, Sancho Pança, l'écuyer qui lui manquait, qu'il attire par l'appât d'un gain important et le mirage d'une île dont, en guise de récompense pour ses services futurs, il deviendrait le gouverneur. Ils prennent secrètement la route, formant un équipage ridicule puisque don Quichotte, grand, décharné, olivâtre, est monté sur Rossinante, tandis que Sancho, trapu, dodu, rubicond, est monté sur son âne.

Ayant aperçu des moulins à vent, don Quichotte voit en eux des géants démesurés qui tourmentent la région. Sancho essaie de le ramener à une observation attentive, mais, «*épouvantable et inimaginable aventure*», il s'élanche et est emporté dans les airs par les ailes d'un moulin.

Ils rencontrent ensuite des bénédictins qui s'avancent sur la route : à leur côté se trouve par hasard une dame de Biscaye qui, dans son carrosse, se rend à Séville. Pour don Quichotte, les deux moines sont deux enchanteurs qui emmènent une princesse en captivité : il fonce donc avec fureur sur eux, les charge, en assomme un que son écuyer s'empresse de dépouiller, et, après s'être battu en duel avec l'un des valets de la dame, s'en tire à son honneur, s'inclinant devant elle en lui présentant ses hommages.

Plus loin, don Quichotte et Sancho Pança rencontrent au crépuscule des chevriers qui les accueillent cordialement. Au cours du souper, tandis que Sancho, affamé, s'empiffre, don Quichotte s'exalte en proclamant son idéal de paix, le merveilleux âge d'or et le bonheur qui s'ensuivront. Les chevriers vont assister à l'enterrement de Chrysostome, «*l'étudiant berger mort d'amour pour cette endiablée de Marcelle*» qui l'a éconduit avec une rare cruauté. Alors que sa dépouille est sur le point d'être recouverte de terre, elle apparaît et se défend : elle est belle mais revendique le droit de choisir librement l'objet de son amour. Et don Quichotte se range de son côté.

Les deux voyageurs reçoivent des coups de bâtons de la part de Yanguais (habitants de Yanguas, dans la province de Ségovie, qui exercent le métier de muletier) parce que Rossinante, plein de désir et de joie, s'était en trottinant approché de leurs belles juments.

Meurtris, blessés, ils parviennent, le lendemain, à une deuxième hôtellerie, le deuxième château pour don Quichotte, où ils sont soignés avec empressement et bonté. Don Quichotte, qui suit les lois de la chevalerie, dérange les amours furtives de Maritorne, une servante repoussante mais au cœur noble, et d'un charretier ; aussi, pendant la nuit, lui et son écuyer sont-ils roués de coups par ce qu'ils croient être des fantômes. Au matin, lorsque les deux compagnons font mine de partir sans payer, comme le permettent les lois de la chevalerie, Sancho, attrapé et roulé dans une couverture, doit payer de sa personne. Le chevalier refuse d'intervenir, se croyant enchanté par les fantômes du château. Mais la pauvre Maritorne apporte une cruche d'eau à Sancho qui a été cruellement berné (plusieurs personnes l'ont fait sauter en l'air sur la couverture qu'elles tenaient).

Repartis, don Quichotte et Sancho croisent un troupeau de brebis et de moutons qu'ils prennent pour deux armées en bataille auxquelles don Quichotte s'empresse de prêter main-forte.

Des gens, suivant, la nuit, un enterrement, sont pris par don Quichotte pour les ravisseurs d'un chevalier blessé.

Le vacarme que fait, dans les ténèbres, un moulin à foulon le remplit de rêves héroïques, mais fait trembler de peur Sancho.

Croisant un barbier affublé de sa bassine en cuivre, don Quichotte croit reconnaître le heaume rutilant de Mambrin (roi maure dont Renaud, dans «*Roland furieux*», a pris le couvre-chef) : il se lance dans «*la haute aventure de la riche conquête de l'armet de Mambrin*», charge et s'empare du trophée, tandis que Sancho, toujours pratique, récupère le harnais du baudet.

Comme passent des «*malheureux que l'on conduisait, contre leur gré, où ils eussent été bien aises de ne pas aller*», un cortège de forçats enchaînés, le chevalier, au nom d'une liberté totale, les arrache des mains de la justice, et les délivre au nom de Dulcinée ; mais, s'irritant contre les stupides règles de la chevalerie, ils se montrent ingrats, et font subir de mauvais traitements et des spoliations à don Quichotte et Sancho.

Poussé par Sancho, qui croit déjà que les archers de la Sainte-Hermandad, sbires de la justice, sont à leurs trousses, don Quichotte, plein de ruse, s'enfonce dans les bois de la Sierra Morena. Ils y rencontrent le pauvre Cardenio, le «*Beau-Ténébreux*» que son amour pour Lucinde a rendu fou sans aucun motif valable, qui fait pénitence au milieu des bois, à l'instar d'Amadis repoussé par Oriane, et, par instants, bondit en se montrant dangereux pour les bergers, leurs troupeaux, leurs provisions.

Don Quichotte écrit une lettre d'amour à Dulcinée du Toboso où il lui demande de faire cesser le tourment qu'il éprouve, et envoie Sancho la lui porter. En chemin, il égare la lettre, revient à l'auberge, y rencontre le curé et le barbier auxquels il révèle, après avoir reçu la promesse d'une récompense, l'endroit où se trouve son maître, qu'il baptise «*chevalier à la triste figure*», et leur sert même de guide.

Le long du chemin, au milieu des forêts, ils rencontrent Dorothée, jeune femme avenante et intelligente, qui recherche anxieusement Fernand, son amant perdu. Le curé et le barbier s'entendent avec elle pour qu'elle fasse semblant d'être une princesse ayant besoin de secours pour délivrer son royaume d'un géant : lui faisant promettre de ne tenter aucun autre exploit avant d'avoir rempli sa mission, elle pliera à ses désirs la volonté de don Quichotte, et, par ce stratagème, le ramènera chez lui. Comme il n'obéit spontanément qu'aux sollicitations de ses belles imaginations chevaleresques, il est heureux de mettre ses armes au service de la princesse. Sancho le voit déjà l'épouser, et lui, recevoir une île en récompense.

Est alors insérée une nouvelle, '*Le curieux malavisé*' ("*El curioso impertinente*"), où Anselme croit aveuglément à la vertu absolue de sa femme, Camille. Mais un doute le prend : cette vertu abstraite résisterait-elle à l'expérience? Et le doute se change en angoisse. Il faut absolument qu'un ami, le meilleur ami, lui-même exemple, modèle et miroir de vertu, se prête à l'épreuve. L'ami résiste et s'indigne. Mais Anselme s'obstine, l'oblige à courtiser sa femme, et meurt des conséquences de son acharnée sottise.

Heureux d'apprendre par Sancho que Dulcinée a reçu sa lettre, don Quichotte se laisse mener à l'auberge où ont lieu les retrouvailles de différents couples. Il est encore, au milieu de tant de liesse, la cause de nouveaux troubles : la belle Dorothée se faisant passer pour la princesse Micomicona, il veut lui rendre son royaume de Micomicon, et livre une «*effroyable bataille à des outres de vin rouge*». Cependant, on lui pardonne parce qu'on le considère comme fou.

Un homme, qui a été captif à Alger, raconte sa vie et ses aventures, sa soumission à la brutalité du sinistre tyran Hassan-Aga, enfin son évason.

Clara révèle qu'un garçon muletier qui lui fait la sérénade est un fils de gentilhomme qui a choisi cet état par amour pour elle.

Don Quichotte a encore une «*spirituelle altercation avec un chanoine*», «*un démêlé avec un chevrier*» et une «*surprenante aventure*» avec des «*pénitents blancs*» qui processionnent pour faire tomber la pluie, mais qu'il prend pour des fantômes tenant prisonnière une «*dame en deuil*» : il les attaque, reçoit un coup de fourche, est abattu mais sauvé par le curé. Celui-ci et le barbier, en utilisant les artifices des romans de chevalerie, lui font croire qu'ils sont des enchanteurs, l'enferment dans une cage, et le ramènent à la maison sur un char à boeufs.

Le livre fut dédié au duc de Béjar qui était un des protecteurs de Cervantès.

Le premier exemplaire sortit des presses de l'imprimerie madrilène de Juan de la Cuesta le 20 décembre 1604, à 1200 exemplaires, ce qui était un bon tirage pour l'époque. Le 16 janvier 1605, il fut mis sur le marché. Accueilli avec ferveur par le public, il fut, au cours de cette seule année, réimprimé six fois, connaissant donc un succès rapide en Espagne et dans tout le monde hispanophone, qui s'étendait à l'époque des Flandres jusqu'au Nouveau Monde.

Mais, selon les habitudes de l'époque, il subit aussi un piratage éhonté. En particulier parut, en 1614, le "*Segundo tomo del ingenioso hidalgo don Quijote de la Mancha*" ("*Deuxième volume de l'ingénieux hidalgo don Quichotte de la Manche*"), suite apocryphe et malveillante dont l'auteur se dissimulait sous le nom de «licenciado» Alonso Fernandez de Avellaneda de Tordesilla (on a pensé que ç'aurait pu être Lope de Vega, Ruiz de Alarcon, Tirso de Molina, etc.). En faisant semblant de continuer le récit interrompu par Cervantès, il présentait l'extravagant chevalier comme ayant recouvré toutes ses facultés intellectuelles, et s'enlisant dans la paix de sa demeure jusqu'au moment où Sancho Pança, en lui parlant d'un nouveau roman chevaleresque, parvenait à réveiller son ancienne manie. Don Quichotte, prenant le nom de «*El caballero desamorado*» («le chevalier sans amour»), devenu un pantin plein de morgue et de vanité, repartait à la recherche d'aventures, et en connaissait une longue série, très semblable à celles évoquées dans la première partie du roman de Cervantès. Le faussaire demeurait fidèle à l'étrange délire d'interprétation du héros, mais presque toujours l'imagination de Cervantès était remplacée par une certaine habileté dans l'invention et dans l'intrigue, et l'humour devenait trop souvent lourd et grotesque, Sancho étant un goinfre sans esprit, les déboires des deux héros étant mêlés d'aventures scabreuses et violentes, indignes du génie de Cervantès. Cet ouvrage, qui ne manque pas de qualités, et qui prouve qu'un homme de talent peut, en suivant les traces d'un

homme de génie, parvenir à briller à son tour, fut réimprimé plusieurs fois jusqu'à nos jours, et fut même, en 1704, traduit assez librement en français par Alain-René Lesage.

Devant cette mystification, le sang de Cervantès ne fit qu'un tour, et, par un sursaut génial d'invention littéraire, peu avant sa mort, il se ménagea une vengeance. Il reprit la plume pour composer une authentique seconde partie où il remit en selle son héros pour donner une illustration, une interprétation et une conclusion de la première, s'attaquer subtilement au plagiaire en faisant se rencontrer des personnages de ce dernier et les siens, ridiculisant ainsi du coup tous les faussaires à venir. La confrontation fut un coup de maître, et le plagiaire ne s'en remit pas.

Seconde partie

(74 chapitres)

(1616)

Don Quichotte s'échappe encore de sa maison pour une troisième chevauchée. Il vient d'apprendre par Sancho et par le bachelier Samson Carrasco que le roman de ses exploits court déjà le monde entier : il s'agit de l'histoire, pure et simple, dépouillée de tout déguisement flatteur, des coups de bâton qu'il a reçus, et des malheurs comiques de son écuyer. Tout le monde en rit, mais personne n'a compris que sa vie est toute tendue dans un effort vers l'idéal dont il est épris. Il en est attristé. Contre les objections de sa nièce et de sa gouvernante, il ressent le besoin de réaffirmer son idéal dans toute sa plénitude.

Il a de nouveau à ses côtés son fidèle Sancho Pança qui, flatté par cette renommée inattendue, essaie en vain de la matérialiser sous la forme d'une avance d'argent pour ses services.

Don Quichotte se rend au Toboso pour recevoir la bénédiction de Dulcinée : elle devrait être en possession de la lettre d'amour que Sancho, selon ses dires, lui avait remise de ses propres mains. Pour se tirer d'affaire et cacher son mensonge, l'écuyer identifie cette beauté idéale à la première paysanne rencontrée, et la montre du doigt à don Quichotte qui ne reconnaît pas en elle la femme dont il rêve. Il se voit donc comme la victime d'un envoûtement diabolique qu'il lui faut dissiper.

Les voici donc sur la route de Saragosse où une charrette chargée de figures bizarres fait espérer à don Quichotte «*quelque nouvelle et périlleuse aventure*». Mais ce ne sont que des comédiens qui viennent de jouer une fantasmagorie théâtrale, et portent encore leurs costumes. L'un d'eux, cependant, effraie Rossinante qui prend le mors aux dents, et le chevalier veut le châtier de son insolence. Lui et son écuyer sont alors accablés d'une grêle de pierres.

Don Quichotte se bat en duel contre le Chevalier-aux-miroirs, en fait Samson Carrasco qui, ainsi affublé, veut le forcer à revenir à la maison.

Il rencontre le chevalier don Diego de Miranda, gentilhomme paisible, à la raison claire, qui, tout d'abord, admire chez lui une sagesse et un jugement très équilibrés ; mais qui, ensuite, le voit agir comme un fou, et affronter avec une héroïque fureur un lion en cage, occasion de montrer sa «*valeur inouïe*» et de s'attribuer le titre de «*chevalier aux lions*».

Plus tard, don Quichotte et Sancho Pança assistent aux noces qui devaient être célébrées entre le riche paysan Camache et la belle Qwitteria. Mais cette dernière est heureuse de se faire enlever, au dernier moment, par son fidèle Basile qu'elle va épouser bien qu'il soit pauvre et miséreux. Sancho regrette le fastueux banquet déjà apprêté, tandis que don Quichotte défend le sentiment pur et triomphant.

Poussé par un désir de mystérieuses aventures, il descend dans la caverne de Montésinos, où il s'endort en rêvant d'une rencontre avec les anciens paladins et avec Dulcinée qui a subi un enchantement, «*choses dont l'impossibilité et la grandeur font que l'on tient cette aventure pour apocryphe*». À son retour, son récit fabuleux suscite des questions pleines de doute de la part de Sancho, mais est considéré comme une source de renseignements scientifiques précieux par un savant érudit qui accompagne les deux amis : il donne à ce rêve, à cette plongée au sein du sentiment pur, la valeur d'un document sur lequel il est possible de construire un travail scientifique !

Les braiments de l'âne de Sancho excitent un paysan, et don Quichotte a un «*mauvais succès dans l'aventure du braiment, qu'il ne termina point comme il l'aurait voulu et comme il l'avait pensé*».

“*La gracieuse histoire du joueur de marionnettes*” est un spectacle au cours duquel don Quichotte est pris d’un élan guerrier.

Un voyage sur l’Èbre se termine de façon désastreuse car il a cru se trouver sur un bateau magique. Il remarque «*une belle chasseresse*», et lui envoie Sancho en ambassade. Or cette duchesse et le duc connaissent de réputation «*le chevalier à la triste figure*», et les accueillent triomphalement dans leur château. Mais c’est une mise en scène par laquelle les deux compagnons sont l’objet de leur risée. Ainsi, on suscite à don Quichotte des aventures chevaleresques imaginaires, tirées des romans :

- «*la découverte que l’on fit de la manière dont il fallait désenchanter la sans pareille Dulcinée, ce qui est une des plus fameuses aventures de ce livre*» ;

- «*l’aventure étrange et jamais imaginée de la duègne Doloride*» qui, affligée d’une barbe, vient prier don Quichotte de la venger ;

- l’arrivée du cheval Clavilègne, prétendu cheval enchanté qui est en fait un cheval de bois sur lequel monte Sancho qui, après être tombé, décrit les ahurissantes merveilles qu’il a vues durant sa chevauchée céleste, son maître le prenant alors à part et, sans se départir de sa gravité ordinaire, lui soufflant à l’oreille : «*Sancho, puisque vous voulez que l’on vous croie de ce que vous avez vu au ciel, je veux, moi, que vous m’en croyiez de ce que je vis dans la caverne de Montésinos. Et je ne vous en dis pas plus long.*» ;

- les avances de la suivante de la duchesse, Altisidore, qui, sur son ordre, chante pour lui une chanson d’amour ; il la repousse vertueusement, mais elle le flatte secrètement ; la nuit suivante, il se saisit d’une guitare, et chante à son tour une chanson qu’il a composée lui-même pour répondre à Altisidore ; mais la sérénade est interrompue par des chats dont l’un lui griffe vilainement le visage ;

- la visite de dona Rodriguez, la duègne de la duchesse, qui lui expose les malheurs de sa fille ; il livre une «*bataille inouïe et formidable au laquais Tosilos, en défense de la fille de dame Rodriguez*» ; mais de faux démons font irruption et, dans un «*épouvantable charivari de sonnettes et de miaulements*», les mettent l’un et l’autre à mal : elle aurait été fouettée, et lui pincé et égratigné, par des enchanteurs et des bourreaux.

Quant à Sancho, il est nommé, par la volonté du duc, gouverneur de l’île de Barataria (l’île de la Concussion), en réalité un village en pleines terres, l’un des meilleurs du domaine du duc, enserré dans un mur circulaire comme une île est entourée d’eau. Don Quichotte prodigue ses conseils à son écuyer ainsi promu. Sancho se voit embarqué dans ce qu’il pensait quasiment impossible, mais conquiert enfin l’admiration de tous parce qu’il s’efforce de faire honneur aux conseils éclairés de son maître, met en oeuvre dans ses nouvelles fonctions ce sens réaliste et pratique qui est sa caractéristique essentielle. Il prend possession de son gouvernement, et juge des affaires en nouveau Salomon : il éconduit un fermier venu demander de l’argent pour marier son fils ; il entreprend d’expulser les parasites, gens oisifs et batteurs de pavé, pour préserver les privilèges des gentilshommes, et honorer les gens d’Église ; parfait conservateur, il se montre pourtant humain à l’égard de pauvres prisonniers et avisé quand on fait comparaître devant lui deux jeunes gens, un frère et une sœur qui ont échangé leurs vêtements ; il traite l’embarrassante question du passage d’un pont, et se réfère à Don Quichotte qui lui a enseigné que, lorsqu’un cas est douteux, mieux vaut pencher du côté de la miséricorde ; il édicte un certain nombre d’ordonnances visant à la bonne administration de son île. Mais tout se gâte : on annonce l’invasion de l’île par des ennemis ; il démissionne et prend le chemin de l’exil.

Après avoir pris congé, les deux compagnons s’engagent sur la route de Barcelone où don Quichotte est déjà célèbre comme héros de papier. D’où «*l’aventure de la tête enchantée, ainsi que d’autres enfantillages que l’on ne peut s’empêcher de conter*».

Ils tombent au milieu des hommes du célèbre bandit catalan Roque Guinart, coeur généreux qui s’est mis hors la loi en s’abandonnant pour un instant à la folie toute-puissante de son sentiment. Don Quichotte découvre alors la république organisée des brigands, et, s’il prétend persuader Roque Guinart, par de bonnes paroles, à se faire chevalier errant, il admire son caractère chevaleresque, l’équité avec laquelle sont répartis les fruits des vols, et sa générosité envers les voyageurs. Et lui, don Quichotte, qui avait rendu la liberté aux galériens, n’essaie même pas de détruire la république

des bandits. Roque Guinart les laisse en liberté, les recommandant à ses amis de Barcelone qui, à leur tour, avec une cordialité ostentatoire, se moquent des deux compères.

Ils vont visiter les galères où Sancho Pança rencontre le Morisque Ricote qui, ballotté par les mouvements nés du décret d'expulsion et aspirant à retrouver la paix, est revenu, avec sa fille, Anna-Maria, dans son village pour déterrer un trésor qu'il y avait caché.

Survient le bachelier Samson Carrasco qui, devenu Chevalier de la Blanche Lune (le miroir de la mort), parvient à désarçonner don Quichotte. Celui-ci prend la résolution de se faire berger, et de mener la vie champêtre. Mais Simon Carrasco lui fait plutôt promettre, selon les lois du combat, de revenir à la maison, et d'y finir ses jours en retrouvant son identité primitive d'Alonso Quijano El Bueno, non sans s'être, grâce au témoignage d'«*El moro Tarfe*» (qui est issu du roman plagié d'Avellaneda), fait reconnaître par un greffier de village comme le seul vrai et authentique don Quichotte. Conduit au désespoir, il tombe malade, et, ayant retrouvé la raison, fait son testament et meurt, tandis que Sancho Pança, après l'avoir, dans un suprême excès de fidélité et d'affection, supplié de revenir à sa folie et de repartir avec lui pour de nouvelles aventures, rentre dans l'ombre.

Analyse

Intérêt de l'action

Fille d'une «*imagination stérile et mal cultivée*», voici «*l'histoire d'un enfant sec, ratatiné, bizarre, plein de fantaisies diverses et jamais imaginées*». Ainsi Cervantès, père du «*fameux Don Quichotte, lumière et miroir de toute la chevalerie errante*», présenta-t-il son œuvre à ses contemporains. Bien désolé d'avoir engendré pareil ouvrage.

Ne voulant pas «*suivre le commun usage*», Cervantès se livra, dans «*Don Quichotte*», à une parodie des romans de chevalerie qui, depuis le XIII^e siècle, faisaient les délices du public féminin et de certains hommes nostalgiques, à une moquerie de l'aventure héroïque à travers les situations cocasses dans lesquelles il place et fait agir ses héros, à travers Rossinante, la plus étique des rosses chevalines qui entraîne son cavalier d'aventure en aventure, le précipite à terre, lui brise les dents, lui enfonce les côtes, l'avilit sous le ridicule. La tonalité est donc surtout comique (comique de mots, comique de situation, farces rapides ou prolongées), mais Cervantès mêla le cocasse à la passion, le drame à la poésie, déploya aussi une tristesse ironique, avait le sens du tragique.

Cette épopée burlesque pleine d'«*événements dignes d'heureuse souvenance*» est aussi un de ces romans picaresques qui étaient apparus en Espagne, au XVI^e siècle, avec «*Guzman de Alfarache*» de Mateo Aleman.

C'est enfin une oeuvre baroque, la succession des chapitres (dont les titres sont parfois tout à fait désinvoltes : «*Où l'on raconte ce que l'on y verra*» – «*Où le lecteur verra ce qui va arriver s'il le lit*» – «*Où l'on raconte mille babioles aussi impertinentes que nécessaires à la véritable intelligence de cette grande histoire*» – «*Des choses que dit Ben-Engeli, et que saura celui qui les lira, s'il les lit avec attention*» – «*Qui traite d'une foule de grandes choses*» – «*Où l'on rend compte du compte que rendit de sa triste fortune la duègne Doloride*» – «*Qui traite de choses relatives à cette histoire, et non nulle autre*» – «*Qui traite de l'aventure de la tête enchantée, ainsi que d'autres enfantillages que l'on ne peut s'empêcher de conter*» – «*Qui traite de ce que verra celui que le lira, ou de ce qu'entendra celui qui l'écouterà lire*» – «*Soixante-dixième chapitre qui suit le soixante-neuvième, et traite de choses fort importantes pour l'intelligence de cette histoire*»), la succession de «*tant d'aventures qui vinrent à pleuvoir sur don Quichotte, qu'elles ne se donnaient point de relâche les unes aux autres*», s'étant faite sans plan (d'où des inadvertances, des étourderies, des bizarreries), étant pleine de digressions. Cervantès se plut aussi à fréquemment faire passer à l'arrière-plan du récit le chevalier à la triste figure, pour laisser la place à une multitude de récits imbriqués, parfois de véritables nouvelles, racontés par les personnages croisés en chemin :

- l'histoire de Chrysostome qui s'est tué pour Marcelle ;
- «*Le curieux extravagant*» où Antonio oblige son meilleur ami à courtiser sa femme, et meurt des conséquences de son acharnée sottise.

- l'histoire du captif, récit de la vie dans le bague d'Alger au XVI^e siècle qui témoigne de la misère des esclaves et de la brutalité du sinistre tyran Hassan-Aga, corsaire, maître d'Alger, Cervantès lui-même ayant été captif de 1575 à 1580 dans les chiourmes barbaresques. L'évasion du héros est une heureuse transposition romanesque de la réalité.

- '*Les aventures de Cardenio et de Lucinde*', où l'amour déçu a fait se retirer Cardenio dans la Sierra Morena, et, par instants, bondir pour se montrer dangereux pour les bergers, leurs troupeaux, leurs provisions ;

- l'histoire de Dorothee, jeune femme avenante, intelligente, qui recherche anxieusement Fernand, son amour perdu ;

- l'histoire du brigand Rocco Guinart qui ne consent pas à subir une loi qui restreigne sa liberté d'action ou déforme les traits spécifiques de son caractère ;

- les noces de Gamache, riche paysan qui invite un nombre considérable de personnes à un plantureux repas ; d'où l'expression «noces de Gamache» qui est restée dans la langue (on la trouve en particulier dans '*Thérèse Desqueyroux*' de Mauriac).

Tous ces récits introduisent, en contrepoint de l'idéal de chevalerie (générosité, grandeur morale) et du réalisme pratique de Sancho Pança, d'autres idéaux de vie tels qu'ils étaient rapportés par les ouvrages en vogue à l'époque (pastorale, récit picaresque). L'ensemble donne une vision du monde constituée par le jeu des points de vue, et née de la confrontation des différentes opinions.

Pourtant, l'évolution est nette d'une partie à l'autre, l'oeuvre montrant un processus d'assainissement mental :

- Dans la première partie, don Quichotte est complètement fou, et les deux héros subissent les événements. Mais il sort transformé du séjour dans la caverne de Montesinos, où il eut le sentiment que le temps s'était arrêté pour lui.

- Dans la deuxième partie, qui est tout à fait différente, plus démonstrative, les deux héros créent les événements ; lors du séjour chez le duc et la duchesse, de chapitre en chapitre alternent les mésaventures de don Quichotte et le gouvernement par Sancho de son île ; il y a moins de souffle et de lyrisme. Cervantès avait alors dix ans de plus, avait mûri, se trouvait aux prises avec un héros qui vivait déjà de sa vie propre dans l'imaginaire du public.

Un maître dans l'art du récit, il est le narrateur le plus souple, le plus varié, le plus puissant, qui soit. Il a l'aisance, le naturel et, quand cela lui plaît, la grâce ou bien la force. Sa verve anime, suscite, fait voir, a le don de la création continue. Il s'en donna à coeur joie en jouant en virtuose de tous les registres d'une fiction à plusieurs degrés.

Il intervient fréquemment dans son récit. Dès le prologue, il se démarque des romans de chevalerie et des ouvrages de son époque en affirmant qu'il ne parvient pas à l'écrire et qu'il éprouve une vive contrariété à n'avoir pas de citations latines ou d'extraits de philosophes à citer en bas de page. Qu'importe, lui répond un ami, afin de donner plus de crédibilité au récit auprès des érudits, il suffit de l'émailler de citations inventées de toutes pièces qu'il attribuera aux auteurs fameux. Personne ne vérifiera et, puisque le propos de l'ouvrage est de ruiner l'autorité des écrits de chevalerie, tout ce fatras pseudo-philosophique s'avère inutile.

Il joue à cache-cache avec le lecteur, prétendant rapporter la traduction d'un original arabe dû à l'historien Cid Hamet Benengeli. Ce qui lui permet de prétendre escamoter des descriptions : «*Ici, l'auteur de cette histoire, décrit avec tous ses détails la maison de don Diégo, peignant dans cette description tout ce que contient la maison d'un riche gentilhomme campagnard. Mais le traducteur a trouvé bon de passer ces minuties sous silence, parce qu'elles ne vont pas bien à l'objet principal de l'histoire, laquelle tire plus de force de la vérité que de froides digressions.*» (II, XVIII).

Comme, dans la seconde partie, il présente la première comme étant véridique, faisant de ses personnages des personnes réelles, on peut considérer "*Don Quichotte*" comme la première «*mise en abyme*» ouvrant le champ au «*mentir-vrai*» de la fiction littéraire, et cela a donné lieu à nombre d'exégèses savantes. Nous est présenté un jeu de miroirs qui atteint «in fine» un paroxysme de complexité. Imagine-t-on Emma Bovary, à la fin du livre, sur le point d'absorber le poison qui va la tuer, apostrophant Flaubert, et s'excusant de lui avoir inspiré une histoire aussi triste que la sienne? Flaubert aurait à coup sûr reculé devant cette audace. C'est pourtant ce que Cervantès fait faire à don

Quichotte sur son lit de mort : «*Si mes exécuteurs testamentaires rencontrent l'auteur de la seconde partie des exploits de don Quichotte de la Manche, dicte-t-il en substance dans son testament, qu'ils le prient de ma part de me pardonner pour l'occasion que je lui ai donnée sans y penser d'écrire d'aussi grandes folies et en si grand nombre !*» Et il maudit, une dernière fois avant d'expirer, les romans de chevalerie qui l'ont dévoyé. D'autre part, il se sait écrivain, et il craint que tel ou tel confrère ne plagie le roman qu'il écrit à mesure que se déroulent ses aventures. Une dissection de la chose littéraire poussée à un tel degré est unique dans l'histoire des lettres occidentales.

En donnant la parole à ses personnages et, avec elle, la liberté d'en user, Cervantès nous introduisit, le premier, au coeur même de l'illusion romanesque, et a ainsi inventé le roman moderne.

Intérêt littéraire

La langue de Cervantès, qui utilisait le castillan, est abondante, colorée, sonore, d'un niveau qui, comparativement aux autres écrits de l'époque, était très simple, très accessible au plus vaste public, comme s'il avait pressenti que son texte était destiné à être déclamé en public, à transmettre un plaisir immédiat dans l'oralité, et non être réservé à ceux qui avaient accès à la lecture ; c'est d'ailleurs ainsi que l'oeuvre a connu le succès.

C'est un conteur souple, varié, puissant, plein de verve. Ses dialogues, directement transférables à la scène ou à l'écran, révèlent son talent de dramaturge.

Mêlant prose et lyrisme, il recourut à de nombreuses figures de style : images, «cuadros» brefs ou développés, antithèses, visions, proverbes et sentences populaires, jugements, avis, discussions de lettrés. Dans ses descriptions, la sobriété suggestive des paysages est remarquable.

Intérêt documentaire

Avec un art rigoureusement réaliste, une grande érudition et une grande culture, Cervantès décrit une Espagne dans laquelle il avait beaucoup voyagé, connaissant même la Manche, région de l'ouest de la Castille formée de plateaux ocre et arides, soumise à de grandes chaleurs estivales et d'une monotonie sans nom, où se trouve bien, entre autres localités mentionnées dans le roman, celle d'El Toboso.

À travers plus de six cents personnages, il décrit la société prosaïque et figée de l'Espagne décadente du temps des Philippe, dont on voit les hidalgos (gentilshommes campagnards) et les paysans. Cette Espagne bien réelle est celle, en particulier, des auberges où les gens se rencontraient et se racontaient des histoires. Celle aussi des moulins à vent qu'il voit comme des géants d'épopées alors que c'étaient des éléments d'une industrie très active : ainsi, pour la première fois dans le roman, l'imaginaire se heurte au réel, et c'est la grande raison qui fait de "*Don Quichotte*" le premier roman moderne.

Apparaît aussi le caractère des Espagnols : des esprits absolus.

L'art rigoureusement réaliste de Cervantès s'étant employé à représenter la réalité présente avec tant de bonheur et une si parfaite exactitude, l'Espagne se reconnut dans le tableau que donnait "*Don Quichotte*", et en fit son livre national, sa Bible.

Intérêt psychologique

Le roman oppose diamétralement deux personnages pourtant inséparables, fraternellement unis, dans la meilleure tradition du style baroque ami des contrastes, dans la tradition aussi de la satire du roman de chevalerie qui montrait le couple antithétique du chevalier et de l'écuyer.

L'opposition est d'abord physique : Don Quichotte est grand, «*sec de corps et maigre de visage, fort matineux et grand amateur de la chasse*» ; «*sa triste figure*» a le teint olivâtre ; de santé robuste, il monte Rossinante ; Sancho est trapu, dodu, rubicond, et monte son âne (qui, lui, n'a pas de nom).

Leur opposition est aussi sociale, entre l'hidalgo et le paysan.

Mais c'est surtout une opposition morale.

Sancho Pança est un homme du peuple rondouillard, ignare, soumis à l'instinct, sensuel, un matérialiste attaché d'abord à la corporelle subsistance, qui ne pense qu'à bien manger, bien boire, bien dormir. Il est animé d'un réalisme, d'un empirisme et d'un pragmatisme qui l'accrochent aux objets réels, et lui font aspirer à un bonheur raisonnable. Égoïste, il ne répond qu'à des motifs bassement intéressés, fait preuve de beaucoup de cupidité, est prêt à s'emparer de tout ce qui lui paraît une proie facile. Tout à fait étranger à l'esprit de la chevalerie errante, et plutôt poltron, il assiste de loin et en toute sûreté aux dangers que son maître affronte.

Cependant, il faut se garder de ne voir en lui que l'antithèse grossière de son maître. Le valet, promu écuyer et s'affinant, apparaît vite comme un interlocuteur indispensable. Interviennent régulièrement des chapitres qui ont pour titre : *"Du gracieux entretien qu'eurent don Quichotte et Sancho Pança, son écuyer"* – *"Des ingénieux propos que Sancho tint à son maître, et de l'aventure arrivée à celui-ci avec un corps mort, ainsi que d'autres événements fameux"* – *"De l'exquise conversation qu'eut don Quichotte avec Sancho Pança, son écuyer, ainsi que d'autres aventures"* – *"Qui traite du gracieux entretien qu'eut Sancho Pança avec son seigneur don Quichotte"* – *"Des conseils que donna don Quichotte à Sancho Pança avant que celui-ci allât gouverner son île, avec d'autres choses fort bien entendues"* – *"Des seconds conseils que donna don Quichotte à Sancho Pança"*. Ces conversations qui sont marquées d'une gracieuse courtoisie, d'un délicat respect, d'une extraordinaire bonté, d'une touchante fraternité, d'une souveraine sagesse, entre le chevalier et l'écuyer, entre le maître et son serviteur, entre ces deux amis, constituent une des plus émouvantes images qui ait jamais été produite de l'échange humain.

Comme Sancho base son mode de vie sur la tradition orale, usant et abusant de proverbes pleins de ce bon sens populaire qu'il représente, on peut le considérer comme atteint d'une folie proche de celle du chevalier : lui aussi veut réaliser ses rêves quoi qu'il lui en coûte, et sa volonté de gouverner une île est telle qu'il accepte et prend pour sienne la vision du monde de son maître. Quand il en est devenu gouverneur, il se livre avec une fantaisie toute donquichottesque, se juge avec complaisance apte à la vie politique (mais se trompe-t-il tout à fait?), parle du pouvoir de la relation entre un dirigeant et son peuple. On peut voir en lui la projection de don Quichotte vers la réalité, comme don Quichotte demeurerait son idéal respecté : il aurait compris que les rêves de son maître sont la source même de sa vie, et il s'efforce de les sauver du naufrage qui les menace. Entre eux, s'est nouée une touchante fraternité.

Don Quichotte est un personnage tout à fait singulier et particulièrement foisonnant.

Ce vieil hidalgo à l'état civil incertain et à l'imagination dérégulée est remarquable d'abord par son physique, qui marque un manque de sensualité, un goût prononcé pour l'ascèse, la primauté de l'esprit sur la chair. Cervantès le décrit ainsi : *«L'âge de notre gentilhomme frisait la cinquantaine. Il était de forte complexion, sec de corps et maigre de visage, fort matineux et amateur de chasse.»* (I, 20). Il est *«peu enclin aux péchés de la chair»*. Il met un peu d'honneur à dormir de préférence à la belle étoile, dans des conditions pénibles, aspirant à imiter les chevaliers errants dont *«c'est la gloire [...] de ne pas manger d'un mois, et, s'ils mangent, de prendre tout ce qui se trouve sous la main.»* Au début de la seconde partie, sa physionomie est encore plus altérée : *«Il était si sec et maigre qu'on ne l'eût guère pris que pour une momie»*. Cette non-existence corporelle est le reflet de sa spiritualité.

En effet, il est d'abord un lecteur. Car tout commence par sa bibliothèque, qui est composée de ces romans de chevalerie, qui apparurent au XIII^e siècle, qui sont pleins de héros grandiloquents et de belles princesses, d'histoires d'amour pur bien qu'adultère d'un chevalier pour une dame qu'il idéalise (ce qu'on appelle l'amour courtois). Ils furent destinés au public féminin, et pour cela écrits en roman (d'où le nom donné à ces premiers romans). Aussi cet homme qu'est don Quichotte est-il ridicule, quand il bascule tout entier dans ce monde fantastique, et l'est-il encore plus parce qu'il les a lus comme d'autres lisent la Bible ou le Coran, en les prenant au pied de la lettre. Il a eu la tête tournée par les illusions qu'ils lui ont données, qui lui font rêver sa vie, qui exaltent son besoin de romanesque. Il s'est forgé un univers chimérique, et veut vérifier en son existence la promesse de ses lectures, et les vivre. Il transpose le quotidien en objet d'aventures, nécessairement burlesques puisque fantasmées, il décide de *«vivre son rêve»* coûte que coûte, et de revenir à cet âge d'or où la

vertu était récompensée ainsi que le courage et l'honneur chevaleresque, non encore ravalé aux simagrées de cour. Il ne peut connaître que des déconvenues, il ne peut qu'éprouver un sentiment d'insatisfaction. Aussi ne cesse-t-il, jusqu'à la dernière page, de maudire ces livres qui l'ont empoisonné, et dont est venu tout le mal. Mais la question se pose : a-t-il fait siens les idéaux des romans de chevalerie ou s'est-il adonné à leur lecture parce qu'il y a découvert ses propres tendances fondamentales?

Quoi qu'il en soit, il a beau être le plus grotesque des paladins, il en est tout de même un. Investi d'une véritable noblesse spirituelle, il incarne l'esprit chevaleresque. Il a le sens de l'honneur, montre beaucoup de fierté et de courage. Et du courage, ce survivant d'un passé périmé, qui vient d'un monde figé, en a besoin pour quitter son village, affronter un monde qui est changeant, qui est en contradiction violente avec des mœurs, des besoins, des aspirations qu'il ne peut comprendre ni admettre. Cependant, cette ardeur le fait se laisser emporter par la colère, recourir à la violence, se jeter sur le premier venu avec sa lance.

Le «*chevalier à la triste figure*», qui a une conscience droite, cultive des idéaux de justice, de dignité humaine, d'amour, de charité, de générosité, de grandeur morale et de paix. Enthousiaste, il les affirme avec une conviction profonde, une ferveur religieuse qui s'exalte. C'est bien pour cela que nous le regardons toujours avec la même sympathie, d'autant plus que ses sentiments vibrants lui font déployer beaucoup d'éloquence, trouver les accents d'un lyrisme ému, s'exprimer en images qui sont pour lui seul une joie. Même s'il subit énormément de souffrances, s'il est sans cesse mis à mal, il reste longtemps dans un état d'enchantement, ne renonce pas à cette force puérile que chacun porte en soi.

Voulant mettre le monde à la hauteur de ses rêves, il se fait redresseur de torts, prend le parti des opprimés (comme le montrent la scène des galériens et celle de la délivrance des forçats : «*Que sont ces gens enchaînés? - Ce sont forçats du roi – Comment, forçats du roi? Est-il possible que le roi fasse force à personne?*»), et veut imposer à la société son idéal. Ses remarques sont d'un moraliste, comme son enseignement est celui d'un législateur. Et ce saint de la Justice meurt quand il comprend la vanité de son effort.

Du chevalier, il a aussi le dégoût de la trivialité, le goût du sentiment pur, l'aspiration à un idéal d'amour qui s'exalte dans une solitude en dehors du temps.

Il est ridicule parce qu'il aime Dulcinée, une humble fille de la campagne en la plaçant sur un piédestal, en croyant qu'elle est une princesse. Cependant, dans la deuxième partie, on se rend compte qu'il sait qui elle est, mais qu'il ne l'en aime pas moins.

Le problème est que, si, du fait de ses lectures, son savoir est abondant, il reste que sa logique est faussée, que l'activité incessante de son esprit fait vagabonder sans fin une imagination qui est détraquée, qui se complaît à différentes illusions héroïques dont il est la dupe, qui font qu'il est atteint d'une folie généreuse et inguérissable, que, loin de l'enfermer, il choisit de promener, qu'il brandit comme une folie de l'espérance, et dont la perte entraîne sa fin. On peut voir en lui un mythomane, un idéaliste qui refuse de dissocier la fiction de la réalité, qui affronte le divorce entre les mots et elle, et qui, quand il doit lui faire face, ne connaît plus que la tristesse. Sa schizophrénie entraîne le désaccord entre les affirmations et les actions.

Ses propres sentiments sont pour lui la preuve de la vérité, une vérité de foi mais non de foi dogmatique, théologique, officielle, de foi purement personnelle, située au plus humble degré du volontarisme personnel, et sera tout simplement l'expression d'un caprice. Ne proclame-t-il pas : «*Ce qui aux autres paraît bassin de barbier me paraît, à moi, armet de Mambrin*»? Il tombe donc, tant dans l'ordre de la connaissance que dans l'ordre de l'action, dans un solipsisme intégral, comme le prouve sa déclaration : «*Je pense, il en est donc ainsi*». Ce subjectivisme est à ce point absolu qu'aucune expérience désastreuse ne parvient à le briser. C'est pourquoi, tout au long du roman, il est considéré comme fou, mais un fou magnifique, par ses contemporains parce qu'il prétend croire le monde soumis à son propre point de vue. Réveillé de ses fantasmes, arrivant à un désenchantement total, il est menacé par la mort ; devenu sage, il ne lui reste qu'à disparaître.

Il est le frère de ces autres esprits absolus qui, comme lui, se raidissent dans une attitude, un préjugé, une révolte et qu'on découvre dans des nouvelles insérées :

- Anselme, dans *"Le curieux extravagant"* est enfermé dans son amour illusoire, douloureux et fatal, pour Camille, amour qui est en fait celui de sa propre image. C'est sans doute un des morceaux de Cervantès où le jeu critique de la réalité et de l'illusion atteint à sa plus vertigineuse vivacité ; qui, pour l'autorité du récit et pour la profondeur de la psychologie, sur le thème du jaloux, ne le cède en rien aux ouvrages que notre temps a produits de connivence avec les recherches de la psychologie des profondeurs. Récit d'un ferme et implacable mouvement, c'est une des merveilles de l'art universel.

- le Captif ;

- Cardenio, dans *"Les aventures de Cardenio et de Lucinde"*, que l'amour déçu a fait se retirer dans la Sierra Morena ;

- Don Fernand et Dorothee.

- Chrysostome qui s'est tué pour Marcela, lui fou d'amour, elle folle de sa liberté ;

- le brigand Roque Guinard qui ne consent à subir une loi qui restreigne sa liberté d'action ou déforme les traits spécifiques de son caractère.

Malgré tout, Cervantès manifeste une tendre dérision à l'égard de don Quichotte, surtout dans la seconde partie.

Le personnage a surtout été, en quelque sorte, réhabilité par les lecteurs, surtout les lecteurs modernes, car il a acquis une telle épaisseur humaine, dans son «ingéniosité» ou sa vision irréaliste mais point sottise des choses, qu'il les contraint à le suivre, à admirer sa droiture et la grandeur de son âme, à l'excuser, à le plaindre lorsqu'il échoue, à s'amuser de lui sans se moquer, car moralement il a raison. Sensibles à sa profondeur psychologique, ils s'identifient à lui, et, en lisant, remontent le cours de leur propre vie, avec ses hauts et ses bas.

Intérêt philosophique

La richesse d'un tel personnage ne peut manquer d'inspirer la réflexion, et, d'ailleurs, Cervantès lui-même, dans le prologue de la première partie, nous suggère qu'il n'y aura pas là seulement une matière à rire. On peut penser qu'en tendant ce miroir magistral de notre humaine condition, il entendait donner des leçons de sagesse.

Or *"Don Quichotte"* a suscité les interprétations et les analyses les plus variées et les plus contradictoires. On a exploré de toutes les façons les trésors de pensée et d'humanisme que contient l'œuvre. On a vu en don Quichotte et Sancho Pança des personnages qui, s'ils sont ancrés dans leur époque, dans leur paysage, s'ils témoignent de leur temps, témoignent aussi de tous les temps, de tous les peuples, sont universels.

Le roman, dont le sujet même est la lecture, est d'abord à la fois une critique et une défense de la littérature. Cervantès déclara avoir voulu écrire un roman de chevalerie qui rende capable de se détacher de tous les autres romans de chevalerie, qui étaient largement répandus à cette époque. Son personnage annonce celui de Flaubert, Emma Bovary, à propos de laquelle on a appelé bovarysme la soumission aux illusions données par les romans, l'exaltation du besoin de romanesque, le sentiment d'insatisfaction qui ne peut qu'en être la conséquence, le refus de dissocier la fiction du réel. Ne sommes-nous pas invités, par l'exemple de ces deux personnages, à nous méfier de l'addiction à une seule sorte de lecture, sinon à celle d'un seul livre? Et, au-delà, ne sommes-nous pas mis en garde contre la séduction qu'exerce l'illusion romanesque, qui cause la dérive psychologique du héros, contre les prestiges de la fiction en général? Il reste que la cruauté de la vie est tempérée par l'illusion.

On trouve donc aussi une réflexion sur l'écriture, qui tient aussi bien dans le postulat de départ (les livres sont-ils la réalité, comme le croit don Quichotte?) que dans l'écriture même (Cervantès se met constamment en dehors du récit, fait intervenir des discours sur les récits ; par exemple, le discours du chanoine et du curé).

Nous pouvons aussi être victimes de l'illusion dans notre perception des autres, dans l'amour que nous pouvons leur porter. L'oeuvre ne traite pas directement de l'amour, mais montre que nous n'aimons une personne qu'à travers le prisme de nos propres rêves.

Cervantès ne manque pas d'instiller au passage une critique politique et religieuse. Il a exprimé son exigence de la liberté dans l'épisode des galériens, et dans celui des forçats. Sa conception de la société s'est fait jour en particulier avec le thème de l'île. En montrant le heurt du monde médiéval et du monde moderne, le heurt de la tradition et de la nouveauté, l'oeuvre traduisait, avec une tristesse ironique, l'ambition déçue d'une Espagne décadente qui connut son déclin dès l'âge classique. Mais elle fit pourtant du livre un emblème national, Miguel de Unamuno voyant dans le roman un témoignage sur l'âme espagnole : don Quichotte, assoiffé de sublime et d'immortalité, incarnerait l'Espagnol éternel dans sa lutte entre le bien et le mal.

Ce chevalier de l'idéal en lutte perpétuelle avec la réalité qu'est don Quichotte, s'il propose un grand défi en étant un homme désespéré qui agit tout de même, en essayant de vivre la vie dont il rêve, en faisant triompher l'altruisme sur l'individualisme, est le représentant de ce qu'on a appelé le donquichottisme, attitude qu'on retrouve dans la littérature et dans la vie : l'enthousiasme pour de nobles actions par quoi on s'attaque à un ennemi plus fort, et qui aboutissent à des échecs ridicules ; le goût de l'utopie.

Mais, d'une façon plus générale, à travers la critique des mirages de "*Don Quichotte*", s'opposent l'imaginaire et le réel, la poésie et la prose, l'idéalisme et le réalisme, le rire et la vision tragique de l'irréparable précarité humaine.

En définitive, semble donc s'imposer, si l'on veut vivre en société, la nécessaire conciliation des deux tendances que représentent don Quichotte et Sancho Pança, perspective moyenne qui n'a rien d'exaltant mais qui est la voie de la sagesse.

Destinée de l'oeuvre

Bien que Cervantès lui-même ne fût pas cette oeuvre en très haute estime, lui préférant largement "*Les travaux de Persile et de Sigismonde*", l'Espagne se reconnut vite dans "*Don Quichotte*" qu'elle accueillit avec enthousiasme, au point qu'il bénéficia d'une gloire universelle de son vivant même. Le livre fut lu par des comédiens sur les places publiques, devant ceux qui ne savaient pas lire. Les personnages eurent très vite leur vie propre dans l'imaginaire populaire, dans les mascarades et les carnivals de l'Europe entière, car, aux XVIIe et XVIIIe siècles, on fut sensible au ridicule de don Quichotte. Car "*Don Quichotte*," étant un de ces grands livres qui se sont imposés à la conscience humaine au point de devenir fameux entre les plus fameux, a défié les siècles, le propre des grandes oeuvres étant de fournir un sens nouveau à chaque lecture, en fonction de la sensibilité de l'époque.

Les romantiques furent sensibles à la profondeur philosophique du livre. Pour eux, «*l'ingénieur hidalgo*» fut «le chevalier de l'idéal» en lutte perpétuelle avec la réalité, le modèle de l'être humain dominé par ses rêves, et en proie à la mélancolie. Ils admirèrent le grand défi que propose cet homme désespéré qui agit tout de même : essayer de vivre la vie dont on rêve.

Au contraire, l'antiromantique que fut Flaubert a beaucoup songé à "*Don Quichotte*" en dénonçant dans "*Madame Bovary*" l'évasion dans l'imaginaire, l'illusion romanesque d'être un autre, et aussi en se livrant à la critique des connaissances établies et reçues.

Le personnage eut, au XIXe siècle, une grande influence en Russie, sa présence se sentant en filigrane dans "*Les âmes mortes*" de Gogol, et dans "*L'idiot*" de Dostoïevski qui y a vu le plus mélancolique des livres, l'histoire d'un échec, mais où la vérité est sauvée par un mensonge (ce qui est la meilleure définition qu'on ait donnée de la fiction). Tourguéniev, dans un essai intitulé "*Hamlet et don Quichotte*", estima que le chevalier symbolise le triomphe de la justice, et la supériorité de la foi éternelle sur l'individualisme : tandis qu'Hamlet fait de son «moi» le centre du monde, don Quichotte se sacrifie pour les autres et son comportement, même lorsqu'il fait rire, ne laisse pas d'être sublime.

Au XXe siècle, les Espagnols n'ont cessé de se replonger dans ce livre inépuisable qui est très présent dans leur inconscient collectif. Ils s'y réfèrent constamment, s'identifiant au chevalier ou à Sancho Pança. Chacun d'eux connaît par coeur les premiers mots : «*En un lugar de la Mancha, de cuyo nombre no quiero acordarme, no ha mucho tiempo que vivía un hidalgo de los de lanza en astillero, adarga antigua, rocín flaco y galgo corredor.*» («*Dans un endroit de la Manche, dont je ne veux pas me rappeler le nom, il n'y a pas longtemps vivait un de ces hidalgos qui ont lance au râtelier, vieille rondache, maigre haridelle et limier de chasse.*»). Ils sont familiers avec la teneur d'une dizaine de chapitres (les moulins à vent bien sûr, la caverne de Montésinos, l'épisode des lions, le bûcher des livres, etc.) car une version simplifiée est abordée au début de l'enseignement secondaire, et d'amples passages de la version originale sont étudiés un peu plus tard, deux ans avant le baccalauréat. «*Don Quichotte*» est pour les Espagnols le chef-d'oeuvre du génie national, et des penseurs tels que Miguel de Unamuno et Ortega y Gasset en ont tiré, chacun selon sa propre tendance, une philosophie, ces divers «quichottismes» étant différents aspects d'une philosophie spécifique de l'Espagne.

En 1905, Miguel de Unamuno publia «*La vie de Don Quichotte et de Sancho Pança*». S'il choisit la vie de ce héros, c'est parce qu'il l'avait trouvée en tout point conforme à l'idéal qu'il avait défini naguère dans «*Le sentiment tragique de la vie*». Les morales utilitaires et positivistes doivent, disait-il, être rejetées comme indignes de l'être humain dont le salut résidera dans sa volonté de dépassement. Pour Unamuno, don Quichotte est fou, mais ce fou est au suprême degré conscient de sa personnalité, et avide d'éternel. Aussi, dès la première aventure du chevalier (la rencontre à l'auberge de deux pauvres prostituées qu'il appelle demoiselles), une interprétation généreuse se dégage : il faut purifier le mal, il faut que soit rachetée l'injustice sociale. De même, la scène où les marchands ne veulent pas accéder aux prières de Dulcinée symbolise pour l'écrivain le drame fatal de quiconque veut faire triompher la vérité de l'esprit. Symbole également, l'assaut aux moulins à vent, ou la lutte de l'esprit contre la brutalité de la machine. À propos de la libération des galériens par don Quichotte, l'auteur rêve d'une justice plus humaine que la justice légale. Du carnage que fait le chevalier parmi les marionnettes, l'écrivain tire une leçon d'héroïque sincérité. Par ailleurs, l'horreur de l'hypocrisie inspire à Unamuno cette vision d'Apocalypse : «Quel spectacle ce serait si, dans la merveilleuse cathédrale de Leon toute bruissante de psalmodies, peu à peu les prières des chanoines étaient couvertes par des paroles pleines de franchise, déferlant sous les nefs immenses avec le tumulte de la tempête, et si elles détruisaient la cathédrale de pierre pour ériger un temple de l'esprit, plus élevé et plus solide encore !» Le sublime d'une telle vision est gâté, il est vrai, par des invectives politiques qui contrastent avec le pur amour que le philosophe voue à sa patrie. Quant à la mélancolie de don Quichotte, et à cette constatation que font les humains qu'il n'est pas de conquête qui ne leur donne beaucoup de peine, elle est le symbole de l'angoisse qui préside à la connaissance lorsque, dégoûtés des apparences, nous voulons parvenir à l'essentielle vérité. Et nous nous pénétrons alors de cette maxime : «Le monde n'est pas ta représentation. mais la création de ton coeur.» Pour Unamuno, en effet, la vérité n'est pas ce qui fait penser, mais ce qui fait vivre. Comme tant d'autres livres de Unamuno, cette «*Vie de Don Quichotte*» est, bien plutôt qu'un ouvrage construit, une confession et le douloureux témoignage de son tourment.

En 1914, José Ortega y Gasset publia «*Méditations sur Don Quichotte*» où il se demanda : «*Don Quichotte*» ne serait-il par hasard qu'une bouffonnerie?» Assurément non, répondit-il. C'est au contraire l'expression par excellence d'une forme de culture qu'aborde en termes généraux la «méditation préliminaire», mais dont la modalité espagnole reste en fait à découvrir. À partir de quoi, la «méditation première» examine la signification du roman moderne par rapport à l'épopée antique, et il en ressort que «*Don Quichotte*» est le premier et le plus caractéristique des romans. En un sens, en effet, il est la négation du monde épique gouverné par les dieux et dans lequel l'aventure est permise, un monde dont le dernier avatar est le roman de chevalerie parodié par Cervantès. Mais, en même temps, son héros incarne la volonté d'aventure poussée à son paroxysme, si bien que l'univers dont il est le centre est hybride : deux mondes se rejoignent dans son histoire qui, tout en niant la poésie, ne se résorbe jamais dans une simple traduction du réel. En tant que critique en action de l'aventure épique, cette histoire est, paradoxalement, une forme de poésie, de création artistique dont

le thème n'est plus, comme dans l'épopée, la trajectoire ascendante du mythe, mais sa retombée, sa chute. Ortega s'écarta ainsi du propos qui animait les écrivains de la fin du XIXe siècle, dans la mesure où, de son propre aveu, ce n'est pas le personnage qui est au coeur de sa problématique, mais le chef-d'oeuvre dont il est le protagoniste, à travers une saisie rationnelle, et non plus affective. Rien n'atteste mieux ce changement de perspective que les pages qu'il consacra à la figure exaltée naguère par Unamuno, des pages empreintes d'une ironie secrète à laquelle se mêle une incontestable fascination : «D'une certaine façon, don Quichotte est la triste parodie d'un Christ devenu plus divin et plus serein ; c'est un Christ gothique, macéré dans des angoisses modernes ; un ridicule Christ de quartier, créé par une imagination affligée, qui a perdu son innocence et sa volonté et cherche à les remplacer par d'autres. Chaque fois que se réunissent des Espagnols sensibles à la misère idéale de leur passé, à la médiocrité sordide de leur présent et à l'âcre hostilité de leur avenir, celui qui descend parmi eux est don Quichotte ; et l'ardeur de sa physionomie extravagante fond dans un même ensemble ces coeurs dispersés et les réunit par une sorte de fil spirituel dans le creuset d'une même nation, plaçant derrière leurs amertumes personnelles une douleur ethnique qui leur est commune.» Cela dit, s'il proclamait que le réalisme romanesque est comique par essence, que, dans le couple formé par don Quichotte et Sancho s'incarne la tension du mythique et du comique qui lui est propre, que tout roman porte "*Don Quichotte*" en filigrane et que Flaubert, avec "*Madame Bovary*", ce «don Quichotte en jupons», comme il l'appelait, nous en donne une parfaite illustration, Ortega ne chercha pas à appliquer cette idée féconde au prototype créé par Cervantès. Il se borna à en isoler un chapitre, celui du retable de maître Pierre, qui lui inspira une page brillante sur les rapports subtils entre poésie et réalité. Ainsi s'explique que "*l'ingénieux hidalgo*", dont il avait apparemment borné le territoire, revint au premier plan de sa méditation. Il y revint à travers l'alliance de l'épique et du dérisoire qui marque à ses yeux son odyssée. Cette alliance, les romantiques allemands en avaient déjà décelé la présence, en particulier Schelling, dont Ortega avait lu les écrits dans le texte ; mais la signification qu'elle prenait à ses yeux le ramena, par des voies détournées, à une interrogation déjà formulée avant lui : «Il est pour le moins douteux, affirmait-il, qu'il y ait des livres espagnols véritablement profonds. Raison de plus pour que nous concentrons sur "*Don Quichotte*" la grande question : Mon Dieu, qu'est-ce que l'Espagne? [...] Qu'est-ce donc que cette Espagne, ce promontoire spirituel de l'Europe, cette sorte de proue de l'âme d'un continent?» Question sans réponse, si tant est qu'elle en appelle une ; mais, comme l'observa Juan López-Morillas, c'est à partir de cette interrogation qu'Ortega ébaucha une métaphysique, esquissa une conception de la culture, jeta les bases d'une théorie littéraire, et écrivit quelques-unes des plus belles pages de la prose castillane.

"*Don Quichotte*" fut important aussi pour chacun des pays hispaniques : ainsi le Mexique a fait de son héros un personnage mystique. Enfin, on a pu dire qu'il n'y aurait pas de langue espagnole littéraire sans lui.

"*Don Quichotte*", qui a été traduit en cinquante langues, est aussi un des best-sellers mondiaux (sauf aux États-Unis car, pour les Américains, on y parle un peu trop d'échecs, ils considèrent le personnage comme un bel idiot et ne vont pas plus loin), distancé seulement, selon l'U.N.E.S.C.O., par la Bible. C'est un de ces grands livres qui se sont imposés à la conscience humaine au point de devenir fameux entre les plus fameux. Cette renommée, les formes qu'elle a prises, les allusions qu'elle suscite, les spéculations qu'elle engendre, tout ce qui constitue la connaissance, savante ou vulgaire, d'une telle oeuvre, tout cela a fini par en faire un mythe littéraire universel et intemporel, en perpétuel renouvellement au gré des différentes aspirations des idéalistes de toute provenance et de toutes confessions, n'appartenant plus à son géniteur, relevant du seul imaginaire collectif, le personnage incarnant une donnée fondamentale de la destinée humaine, comme l'amour absolu chez Tristan, le vertige métaphysique chez Hamlet, la séduction criminelle chez don Juan, la solitude pour Robinson Crusoé, etc. Mais peu de héros imaginaires ont à ce point éclipsé leur auteur. Cervantès disparaît derrière don Quichotte. Rarement une oeuvre aura à ce point dévoré son auteur. Faut-il le plaindre ou bien n'est-ce pas au contraire le signe du succès le plus éclatant? Il en existe d'autres exemples : don Juan a éclipsé Tirso de Molina, Robinson Crusoé a éclipsé Daniel Defoe. Et le propre

du héros mythologique, c'est justement de sortir de son oeuvre originelle pour évoluer librement dans des oeuvres ultérieures.

En effet, "*Don Quichotte*" a eu une abondante descendance dans toute la littérature.

L'oeuvre a connu de nombreuses adaptations, sous différentes formes :

- des opéras, notamment celui de Telemann, "*Don Quichotte, le chevalier au lion*" (1735) et celui de Massenet, "*Don Quichotte*" (1910) ;
- le poème symphonique "*Don Quichotte*" de Richard Strauss (1898), les "*Trois chansons de Don Quichotte à Dulcinée*" de Ravel (1932) ;
- des ballets ;
- des pièces de théâtre, notamment
 - celles d'auteurs espagnols tels que Guillen de Castro et Juan Mato Fragoso ; celle de Shakespeare, "*The history of Cardenio*", représentée à Londres en 1613 par sa compagnie, et qui a été insérée dans l'édition de 1653 de ses oeuvres ;
 - celle de Giovanni Meli qui, en 1786, donna en dialecte sicilien "*Don Chisciotti e Sancier Panza*" où c'est Sancho Pança qui joue le rôle principal, l'auteur ayant voulu défendre le bon sens qui doit être le but essentiel des êtres humains lorsqu'ils veulent vivre dans la société ;
 - la comédie musicale de Dale Wasserman (livret), Joe Darion (paroles) et Mitch Leigh (musique), "*Man of la Mancha*" (1965) où l'histoire de don Quichotte fut enchâssée dans celle de Cervantès, qui offre une profondeur dramatique inhabituelle dans la comédie américaine, dont on retient la volonté d'atteindre «*l'inaccessible étoile*», et qui a été magnifiquement traduite par Jacques Brel en 1968 ;
- des films :
 - celui, en 1934, de Georg Wilhelm Pabst, sur un scénario et des dialogues de Paul Morand et Alexandre Arnoux, une musique de Jacques Ibert, avec Feodor Chaliapine, George Robey, René Donnio ;
 - celui, en 1947, de l'Espagnol Rafael Gil, avec Rafael Rivelles, Juan Calvo, Sara Montiel, qui est une des adaptations les plus luxueuses, rien n'ayant été épargné pour en faire une oeuvre d'envergure et un succès ;
 - celui que commença en 1954 Orson Welles, avec Francisco Reiguera, Akim Tamiroff, qu'il filma pendant quatorze ans, dont il fit plusieurs montages, et qu'il ne termina jamais ;
 - celui du Soviétique Kosintsev (1957) ;
 - celui, en 1961, du Yougoslave Vlado Kristi, dessin animé de onze minutes où il proposa une interprétation abrupte et heurtée du classique dont il déplaça l'action sur une autoroute ;
 - celui que tenta Terry Gilliam avec Jean Rochefort, et qui échoua du fait de circonstances malheureuses.
- des productions télévisuelles (en Espagne, dans les années 80 et 90, une version en dessins animés, avec la voix du célèbre acteur Fernan-Gomez, battit des records d'audience).

Don Quichotte a aussi été représenté dans tous les genres d'arts plastiques : en particulier par Doré, Daumier, Picasso, Dali.

D'autre part, on peut signaler des variations sur le thème de "*Don Quichotte*" :

- Jorge Luis Borges a écrit une nouvelle de neuf pages, "*Pierre Ménard, auteur de Don Quichotte*" (dans "*Fictions*", 1944) : Pierre Ménard, obscur poète symboliste de Nîmes dont le narrateur, très admiratif, énumère toutes les oeuvres médiocres et même ridicules, serait l'auteur de "*Don Quichotte*" qu'il aurait réécrit, sans l'avoir lu, au terme d'un énorme labeur dont il ne reste cependant pas de brouillon, sans se mettre dans la peau de Cervantès, en homme du vingtième siècle, le texte étant exactement semblable à celui de Cervantès, mais ayant pourtant une signification différente. Borges compare les textes de Ménard et de Cervantès, et, partant des deux textes verbalement identiques, déduit des interprétations totalement différentes suivant les auteurs. Ce qui lui fait dire que la lecture anachronique se basant sur des attributions erronées est la plus riche qui soit.

- en 1974, le Québécois Victor-Lévy Beaulieu, dans le roman "*Don Quichotte de la démanche*", montra l'écrivain Abel Beauchemin trahi par sa femme parce qu'il est incapable d'être père, se croyant trahi aussi par les personnages mêmes qu'il a créés mais dont il ne peut assumer la paternité, se sentant enfin, au cours d'une nuit d'angoisse mortelle, trahi par les mots. Comme Don Quichotte, il ne peut accorder ses rêves à la réalité, mais s'entête à persister comme s'entête à persister le Québec qui est bien la «*démanche*» du titre.

- en 1986, Graham Greene, dans le roman "*Monsignor Quichotte*", imagina que le descendant de Don Quichotte est curé du village d'El Toboso, tandis que le descendant de Sancho Pança en est l'ex-maire communiste : ils partent ensemble sur les routes d'Espagne, Quichotte profitant de la dignité de «*monsignor*» qui vient de lui être accordée et qui lui permet d'échapper à son évêque qui lui est hostile, opposant son idéalisme chrétien au réalisme marxiste de son compagnon, étant victime de la bêtise et de la méchanceté de la garde civile comme de son évêque, trouvant la paix finale sans avoir perdu ses illusions.

En 1999, Cervantès et don Quichotte furent placés sur les deux faces de la nouvelle monnaie européenne, l'euro.

En 2005, pour les quatre cents ans de la première publication du livre en 1605, la "Real Academia", l'Académie de la langue espagnole, offrit à Cervantès une nouvelle édition de "*Don Quichotte*" : annotée, expliquée... et bon marché. Histoire de permettre à chacun de jouir de l'oeuvre, et de contribuer, suivant la devise de l'institution, à «faire rayonner» la langue espagnole. Et les tribulations du pourfendeur de moulins à vent caracolèrent en tête des ventes. Le premier ministre Zapatero étant féru de "*Don Quichotte*" et ayant, dans son programme électoral, promis de faire de ce roman «l'ambassadeur culturel de l'Espagne dans le monde», le gouvernement espagnol créa une commission, dotée d'un budget de trente millions d'euros. Il fut question du livre sur la Vuelta, la grande course cycliste espagnole. Alcalá de Henares, lieu de naissance présumé de Miguel de Cervantès, le commémora particulièrement. Suivant la topographie littéraire, une «route du Quichotte» fut balisée sur 2500 kilomètres : partant d'Amargosilla, berceau supposé du Quichotte où on lui a dressé une statue, passant par El Toboso, où vécut son imaginaire aimée Dulcinée, sa «*venta*» (ferme) à Puerto Lapiche, l'auberge qui a vu son adoubement et qui est aujourd'hui encore une auberge, la route des moulins qui traverse ces bourgs réduits à quelques masures avec des Sancho à chaque coin de rue, les don Quichotte étant ces bergers qui écoutent le vent dans les champs. Tous les personnages de Cervantès sont là : les moines des abbayes, les figaros de Belmonte, les duègnes des pâtisseries d'Albacete, les curés ficelés dans leur soutane rebondie, les Dulcinées rencontrées au détour d'un mur écrasé de chaleur et qui affichent aujourd'hui un «look» Madonna ; elle serpente à travers les plateaux ocre et arides de la Manche (est de la Castille), puis va vers Saragosse et Barcelone. Au total, plus de cent cinquante villages répertoriés jalonnent un itinéraire objet de nombreux reportages, que des cohortes de touristes et d'écoliers empruntent. La région Castille-La Mancha, d'ordinaire écartée des circuits culturels pour cause de grandes chaleurs estivales, de l'absence d'hébergement et d'une monotonie sans nom, a bien sûr bondi sur cette occasion en or, avec des centaines d'activités, dont un congrès en «moulinologie».

Deux mille manifestations culturelles eurent lieu aussi à travers le monde, en particulier dans tous les instituts Cervantès (l'équivalent des Alliances françaises) ; Dallas, Mexico, Paris, Bruxelles, Bologne, Zagreb, Belgrade, Oran et Saint-Pétersbourg notamment furent le théâtre d'expositions (peintures, gravures, illustrations, éditions de l'ouvrage), de congrès, de débats, de concerts, de pièces de théâtre ou de concours commémorant la publication du roman. Ces manifestations, marquant en grande pompe l'universalité des aventures de l'«*ingénieur hidalgo de la Manche*», constituèrent une extraordinaire occasion de compréhension entre les peuples.

Le président du Vénézuéla, Hugo Chavez, estimant que chaque Vénézuélien devrait lire "*Don Quichotte*", en fit imprimer un million d'exemplaires qui furent distribués gratuitement sur toutes les places Bolivar (du nom du héros de l'indépendance latino-américaine), dans les vingt-quatre États du Vénézuéla, pour que les citoyens prennent exemple sur l'idéaliste pourfendeur de moulins à vent, qu'ils se rappellent qu'il ne faut pas céder même si les moulins à vent semblent colossaux. «Nous allons tous lire "*Don Quichotte*" pour nous nourrir encore plus de l'esprit d'un lutteur qui cherchait à

redresser les torts et à arranger le monde. Jusqu'à un certain point nous sommes des adeptes de don Quichotte», a-t-il déclaré lors de son émission radio-télévisée dominicale *“Allo, président”*. Intelligemment tortueux, il demanda au Portugais José Saramago, prix Nobel de littérature 1998, de préfacier le livre.

En 2008, Jean-Raymond Fanlo proposa une nouvelle traduction en français. Or chaque traduction, si elle renouvelle la lecture des classiques, en même temps suscite des débats. Dans sa préface, il indiqua son refus de mettre «quatre phrases où il y en avait une», au motif que celle de l'Espagnol serait trop longue et sinieuse. Idem pour «l'attirail des rebecs, chalemies, rhétoriques, et des petits refrains d'ambition, d'amour et de foi» : il «mérite d'être préservé». Pas question de travestir les classiques en modernes et de «mettre les vieux hidalgos en costume de ville». Affirmant que la plume de Cervantès fut épouse de son temps, Fanlo se demanda si, en refusant ce qui lui est étranger, le nôtre ne serait pas intolérant. À moins, s'inquiéta-t-il, qu'à force de lectures faciles les classiques nous soient devenus inaccessibles.

Le 30 septembre 2010, la “Real Academia” se lança dans un projet épique, digne, selon elle, de l'œuvre la plus connue de la littérature espagnole : faire réaliser une lecture mondiale de *“Don Quichotte”*, en ligne, par des internautes du monde entier. Lors de la présentation du projet, le secrétaire de l'Académie, Dario Villanueva, estima que l'œuvre majeure de Cervantès avait été créée «par et pour les sens, et ceux qui prédominent sont la vue et l'ouïe, la vision et la diction» ; que le roman s'adapte donc «bien au nouvel espace audiovisuel et multimédia que représente Internet». Le livre a été divisé en 2 149 morceaux qui sont proposés aux internautes du monde entier. Ceux qui souhaitent lire un de ces passages peuvent s'inscrire sur le site “www.youtube.com/elquijote”, où un morceau leur est attribué. L'internaute a alors six heures pour mettre sa vidéo en ligne sur “YouTube”, après quoi le morceau qui lui a été attribué est donné à quelqu'un d'autre. Seule condition pour participer : «faire sa lecture en espagnol». Un comité du centre d'étude cervantin de Alcalá de Henares, ville de naissance de Cervantès, est chargé de vérifier que le texte lu dans les vidéos mises en ligne correspond bien au texte du passage attribué, et que la diction du lecteur n'altère pas la signification du texte. Ainsi la lecture fait entendre tous les accents du monde hispanophone.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)